

Ce simple et noble langage, dans la bouche de cette enfant, les frappait.

—Oui, Simonne, cette jeune fille a raison... Ton cadeau lui attirerait peut-être, quelque jour, des ennemis....

Jacques rentrait ce moment.

Il était allé chercher la vielle de Fanchon et la rapportait :

—Mademoiselle, dit-il, j'avais eu la fantaisie de cet instrument en le voyant hier à la devanture de la boutique d'un brocanteur... Et j'avais eu la fantaisie, également, d'apprendre à en jouer... Caprice de malade auquel sa mère ne refuse rien... Cette vielle vous appartient. Je suis heureux de vous la restituer... Reprenez-la, mademoiselle....

Et il en passa la courroie au cou de la jeune fille.

—Merci, monsieur, merci ! dit Fanchon.

Elle ne put dire que cela. Des larmes étranglaient sa gorge.

La comtesse se tourna vers Mattéo :

—Quant à vous, mon jeune ami, qui avez si intelligemment aidé en tout ceci votre gentille camarade, il est juste que vous en soyez récompensé... Revenez demain me trouver, à la même heure... Je donnerai des ordres pour qu'on vous laisse entrer... Mon fils vous achètera un beau et bon violon qui vaudra sans doute mieux que le vôtre, et grâce auquel vous deviendrez peut-être un grand artiste.

—Oh ! madame, que vous êtes bonne, que vous êtes généreuse ! dit Mattéo transporté.

—Vous seule, mademoiselle, n'emporterez donc aucun souvenir de nous ? dit Jacques.

—Monsieur, vous me donneriez toutes les richesses du monde que vous ne me rendriez pas plus heureuse qu'en me restituant cette vielle à laquelle je tenais tant.

—Il est vrai qu'elle est précieuse... Je comprends que vous y teniez, car c'est presque un joyau.

—Oh ! monsieur, je tiens à elle non à cause de son prix, que j'ignorais encore hier, je vous le jure, mais à cause des souvenirs qui s'y rattachent et qui me sont bien tristes et bien chers.

De nouveau surprise, la comtesse ne put s'empêcher de dire :

—Comment se fait-il, mademoiselle, que votre langage soit si peu en rapport avec votre humble condition ?... Tout en vous, dans votre attitude, et dans vos paroles indiquant une éducation délicate, soignée, surveillée... Et, cependant, vous êtes une mendicante... réduite, pour vivre, à chanter dans les rues....

Fanchon baissa la tête et se tut.

Si grande que fût la confiance que lui inspirait la comtesse, elle ne voulut pas lui conter ainsi, dès le premier jour, dès la première entrevue, son histoire si douloureuse, si douloureuse, et l'histoire de Georget.

Rendue prudente par ce qu'elle avait souffert, elle aimait mieux garder pour elle le secret de son passé.

Mme de Beauchamp comprit.

—Je vous donne le pardon, mon enfant, dit-elle avec bonté... Je n'ai pas eu l'intention de forcer votre confiance.

Les deux jeunes gens saluèrent et voulurent se retirer.

—Ainsi, Mattéo, à demain ? dit Jacques....

—A demain, monsieur....

Le comte se tourna vers Fanchon.

—Accompagnerez-vous votre ami, mademoiselle ? dit-il avec une certaine anxiété dans sa question.

—Monsieur, je ne sais... Demain je vais être obligée de chercher une chambre garnie... puisque le maître Luccini est en prison... Et comme il a gardé tout mon argent, et qu'il ne me reste rien, il faudra que je me dépêche de gagner quelques sous, si je ne veux pas avoir faim....

—Eh bien, mademoiselle, vous qui êtes libre et qui ne voulez rien accepter de nous, dit Simonne en souriant, vous accepterez bien de venir avec Mattéo déjeuner demain... Tu veux bien, n'est-ce pas, mère ?... que nous déjeunions avec eux ? dit la belle et énergique jeune fille....

Mme de Beauchamp hésitait.

Mais Jacques se tourna vers elle et l'implora d'un mot :

—Mère !

A celui-là elle ne résistait jamais. Il était malade. Elle avait pour lui, — et Simonne également — toutes les faiblesses.

—Soit ! dit-elle... Demain à midi, nous les attendrons....

—Est-ce que vous refusez, Fanchon ? dit Jacques presque timide.

—Non, monsieur, j'accepte....

Et avec un gai sourire :

—Nous ne considérons rien de ce qu'on nous offre comme une aumône... Mattéo n'a-t-il pas son violon pour te payer son écot ? Et moi, n'ai-je pas ma vielle et mon chapeau ?

—Donc, au dessert, argutieuse, dit Simonne, Mattéo essaiera pour nous son violon neuf, et vous, Fanchon, vous nous direz quelque-une de vos chansons.

Fanchon et Mattéo partirent, ravis, le cœur joyeux.

—Il n'y a pas que de méchants gens, tu vois, disait Fanchon. Après Luccini, voici Mme de Beauchamp.

Ils se quittèrent auprès du Pont-Neuf.

Dans le petit hôtel du quai des Grands-Augustins, chez le marchand de vins où Fanchon était descendue le jour de son arrivée à Paris, la jeune fille retrouva sa chambre qui était libre depuis quelques jours.

Elle conta au marchand de vins l'affaire de Luccini.

Et en terminant :

—Je n'ai donc pas un centime... je ne pourrai pas vous payer les dix francs d'avance comme je l'ai fait autrefois.

—J'ai confiance, ma petite, j'ai confiance.

Elle s'y installa.

Une heure après, elle était allée reporter au maître Luccini la vielle que Luccini lui avait achetée.

Et avec la sienne, celle du doux Girolias, elle parcourut les cours des maisons du quartier des Écoles.

Le soir, elle se retrouva heureuse d'être seule et libre, dans sa petite chambre.

Et ce fut alors qu'elle murmura :

—Pourquoi mon petit Bernard n'est-il pas auprès de moi ?

Mattéo et Fanchon se retrouvèrent le lendemain, un matin avant midi, devant l'hôtel de l'avenue des Champs-Élysées. Ils avaient fait de leur mieux pour être bien mis, et chacun y avait apporté de la coquetterie. Ils avaient besoin de si peu de choses pour être jolis, pour attirer le regard, pour exciter l'intérêt !

Ils entrèrent.

Cette fois le concierge de l'hôtel les reçut poliment, presque avec des égards, et daigna même saluer.

Jacques et Simonne guettaient sans doute leur arrivée. De l'une des fenêtres, car ils furent là tout de suite dès qu'on introduisit les enfants.

Madame de Beauchamp arriva, elle aussi, presque aussitôt.

Simonne enleva la vielle à Fanchon pendant que Jacques débarrassait Mattéo de son violon.

Et l'on passa à la salle à manger.

Mattéo fut gêné par tout ce luxe au quel il n'était guère habitué, le pauvre garçon.

Fanchon, au contraire, se rappelait l'intérieur, moins riche sans doute, et cependant assez luxueux, du doux viellard qui avait pris soin de sa seconde enfance.

Et Mme de Beauchamp put faire bien vite la différence entre les deux enfants.

Sa première observation se trouvait ainsi justifiée : il était évident que Fanchon avait reçu de l'éducation ; elle n'éprouvait aucun embarras, elle se montrait prévenante envers la comtesse comme envers Simonne, et elle acceptait avec un sourire l'impressionnant dont Jacques faisait preuve vis-à-vis d'elle.

La comtesse s'intéressait beaucoup à cette nature si distinguée, mais, craignant de la froisser, elle ne lui fit aucune question sur son passé, pas même une allusion. Elle ne voulait pas lui laisser croire que l'hospitalité si charmante qu'elle lui demandait était le pirée que par une vulgaire curiosité.

A plusieurs reprises, cependant, elle rencontrait dans son regard profond du jeune comte.

La première fois, elle n'y prit pas garde.

La seconde fois, ce fut le jeune homme qui baissa les yeux.

Mme de Beauchamp suit la conversation sur la manière dont ces deux musiciens ambulants trouvaient à vivre dans ce grand Paris si bizarre, et où, dans la rue, tant de métiers s'entrechoquent.

Mattéo parla longtemps.

Il avait déjà plusieurs années de Paris. Il était gai. Des anecdotes amusantes lui revenaient à chaque instant.

—Et vous, mademoiselle ? dit Jacques à Fanchon.

—Oh ! moi, monsieur, dit la viellarde, j'ai peu de souvenirs, car il n'y a que quelques mois que je suis à Paris....

—Vous étiez en province ?

—Je parcourais les villes et les villages... je chantais... je jouais un peu de musique... nous vivions presque heureux....

—Vous viviez ?... insista le comte en appuyant sur le mot....

—Vous n'étiez donc pas seule ?

—Non.

—Un maître, sans doute, autre que Luccini....

—Non pas... Je n'ai connu de maître qu'en venant à Paris ; auparavant, je n'avais eu que des parents ou des amis....

Elle parut s'attrister.

Le souvenir de Georget était présent à son esprit, et se souleva subitement, et cela avait suffi pour jeter un ombre sur son poli visage.

Jacques n'insista pas.

Mais, avec son intelligence subtile, Fanchon comprit que la comtesse pourrait trouver étrange une discussion abstruse sur l'enfance qui était son passé.

Mme de Beauchamp était si bonne ! Etait-ce qu'elle ne pouvait venir d'elle ? D'elle, Fanchon, au contraire, ne pouvait pas attendre protection ?

Alors, elle dit :